

**Entretien de Paul Virilio avec Ariel Kyrou et Yvon Le Mignan
Où va notre «terre natale» ?**

La pensée analytique de VIRILIO est à la fois subtile et fascinante tout autant que frontale, comme le dit son « compère » Raymond DEPARDON avec lequel il a conçu cette fresque à la gloire de la « TERRE NATALE » que présente la FONDATION CARTIER.



Son discours émaillé d'un vocabulaire spécifique et précis aborde une vision cubiste du monde , sa phraséologie entraîne l'auditeur dans des arabesques verbales d'où émergent des évidences.

De son discours , transparaît l'urgence d'une « UNIVERSITÉ DU DÉSASTRE » dont les tenants sont liés à la production scientifique et technique , et les aboutissants pourraient être la constitution de « MUSEES DES CATASTROPHES » , pendant des Musées des sciences et des découvertes.

L'entretien qu'il a bien voulu accorder aux deux journalistes Ariel Kyrou et Yvon Le Mignan est un voyage dans les paysages et les terres de la pensée de VIRILIO dont les origines sont Gènoises comme ce COLOMBO dont les découvertes physiques furent à l'origine de notre culture occidentale.

J.P. Giovanelli

Pourquoi ce titre d'exposition : «Terre natale» ?

Parce que cette exposition que j'ai conçue avec Raymond Depardon illustre le paradoxe de l'enracinement et du déracinement. Lui est paysan, et moi fils de travailleur immigré, urbain, et même urbaniste. Cette exposition expose donc d'une certaine façon l'opposition de la ville et de la campagne. Je suis urbain, et, par rapport à lui, je ne voyage pratiquement pas, lui est paysan et il voyage sans arrêt.

Au-delà des films et des installations qui transmettent un message sur l'état de notre planète, c'est sur ce paradoxe que c'est construit le concept de «Terre Natale».

Mais pour vous, plus particulièrement, qu'est-ce que la «terre natale» ? Et en quoi est-elle menacée ?

La Terre est natale parce qu'elle est la terre du vivant. Jusqu'à présent, malgré les recherches autour des exoplanètes, on n'a pas trouvé le vivant ailleurs. Au point que les exo-biologistes commencent à parler d'une vie «extrêmophile», c'est-à-dire d'une vie en milieu inhabitable, pour des êtres, ou plutôt des vies voire des exo-vies qui seraient donc extrémistes. Or il y a une phrase de l'astrophysicien Stephen Hawking que je trouve monstrueuse : "Dès lors que nous nous disséminerons sur d'autres planètes, notre avenir sera assuré". Il affirme que notre avenir est exoplanétaire. De ce fait, il discrédite la Terre. Il applaudit sa pollution, sa contraction, sa destruction, et il fait de nous tous des exilés avant l'heure. La Terre, dès lors n'est plus une terre natale, mais une terre fatale. Depuis très longtemps, à l'exact opposé de ce type de discours, je me revendique comme "terrien", et j'explique que nous devrions remplacer le terme "humain" par "terrien". Cela se justifie d'autant mieux quand on réalise que le terme "humain" vient de "humus", autrement dit de la terre. Je pense qu'au moment où nous perdons notre rapport à la terre, où l'on réduit le monde à rien par la vitesse, par le progrès, par l'accélération, il serait temps de nous reconnaître comme terriens.

Se dire "terrien", cela signifie quoi de plus que de se dire "humain" ?

Cela signifie que nous habitons, d'abord, le premier corps, le corps géographique, le corps de la planète, le corps territorial, qui est notre support, et ensuite le corps social, l'autre, la famille, le groupe, et puis enfin le corps animal, animal au sens animé de l'homme. Alors oui, la terre natale est fondamentale, c'est le cas de le dire. D'ailleurs, la crise financière qui vient d'éclater, c'est la crise du foncier. Car elle est née des subprimes, donc de prêts au logement, c'est-à-dire de l'ici bas. Je rappelle qu'on dit d'un événement, mais aussi d'un miracle, qu'il a eu lieu. Il est donc natal. Il est né dans un endroit. Avoir lieu, c'est quelque chose que les technologies éliminent au profit du non lieu. C'est-à-dire du virtuel, de l'instantanéité, de l'immédiateté, de l'ubiquité, qui sont l'apanage du divin - ce qui est curieux pour une société qui se dit laïque et qui récuse une bonne part de l'histoire, judéo-chrétienne, de son rapport au divin. La terre natale, je vais en donner un exemple extraordinaire. J'ai un ami pompier, à la retraite, il me dit : tu sais, dans ma vie, j'ai fait cinq accouchements. Le premier, c'était le plus dur, c'était une petite vietnamienne, et c'était dans le train entre Chartes et Le Mans. Il continue: on a arrêté le train. Je lui réponds : oui, le train de l'époque, ce n'était pas le TGV. Et il continue : non !, on a arrêté le train pour que l'enfant ait un lieu de naissance. Ça se faisait effectivement à l'époque : autrement dit, l'être qui surgit, surgit ici et pas là-bas. D'où l'identité territoriale. D'où l'inscription dans un ici et pas dans un ailleurs. Voilà pourquoi il est important de se revendiquer terrien : pour ne pas perdre la relation avec notre ici.

D'où le sous-titre de l'exposition, «Ailleurs commence ici», qui est une manière de dire que l'ici est en train de disparaître...

Exactement. Ce sous-titre traduit la crise de la localisation, mais c'est en même temps autre chose : si je dis « Ici commence ailleurs », c'est la colonisation, c'est l'empire. Ici commence ailleurs, au sud de la Méditerranée, en Afrique...

Quand on dit «Ailleurs commence ici», c'est le contraire. C'est que, quelque part, il y a une perte du lieu, une perte de la localisation qui va avec l'externalisation des entreprises, la délocalisation des emplois, avec tout ce qui fait notre modernité...

Et avec Google Earth qui en est en quelque sorte un symbole...

Oui, car le propre de Google Earth, c'est ce que l'appelle une «mégaloscopie», c'est-à-dire une vision du monde qui est aujourd'hui l'équivalent de la mégalomanie d'hier. Voir le monde entier, c'est quelque chose de fou, non pas au sens pathologique, mais au sens perceptif. Voir le tout, d'une certaine façon, cela ne participe que de la métaphysique. Du divin. Voir le tout, ce n'est pas athée...

Mais c'est là un divin qui a tué le mystère de l'ailleurs...

Tout à fait...

Il est donc d'une nature totalement différente, car nettoyé de tout mystère...

Moi je crois que cet élargissement du champ perceptif va de pair avec l'instantanéité. Si on a une vision de la totalité de l'espace réel du monde, de la Terre natale, c'est parce

qu'on a mis en oeuvre la vitesse de la lumière. Autrement dit, le temps réel domine l'espace réel. Le temps réel de la prise de vue, de la prise d'information, de la retransmission domine l'espace réel des événements, des hommes, de l'histoire.

Sous ce regard, qu'est-ce qu'Internet et le «cyberespace» ?

D'une certaine façon, le cyberespace est une colonie virtuelle. A défaut d'avoir encore un empire colonial, on s'est créé un empire colonial de substitution, artificiel et totalement lié aux affects, où l'on est, sinon le maître, du moins le dominant.

L'exposition est donc une métaphore de cette idée de «perte» de la terre natale, au travers de deux regards différents et complémentaires...

Deux regards : un regard ethnologique, et anthropologique, celui de Raymond, et en même temps un regard, je dirais, schizo, qui est le mien, d'où le titre de mon texte, «Stop Eject», que l'on pourrait lire ainsi pour dévoiler le danger qui nous guette : «Terre natale : stop eject !».

Les paradoxes de la mobilité

C'est quoi votre vision de ce qu'on appelle mobilité aujourd'hui ?

La mobilité - sous toutes ses formes - a pour conséquence l'ébauche d'un véritable dépassement de la sédentarité. La sédentarité a fait l'histoire, au travers de la fin du nomadisme et de la victoire de la ville sur les tribus nomades. La ville a été le lieu d'inscription de l'histoire, et pas seulement en Occident. Donc l'immobilier, le foncier ont dominé les mouvements des tribus : le droit du sang a été remplacé par le droit du sol. Or ce rapport au sol, qui nous a constitué, est en crise. La toute dernière crise financière, c'est loin d'être un hasard, est née du problème des subprimes, c'est-à-dire d'une question de crédits immobiliers aux Etats-Unis. Aujourd'hui, avec les dernières prouesses techniques et économiques, on est en train de dépasser cette sédentarité, tout simplement parce que le sédentaire, c'est maintenant celui qui est partout chez lui, avec son téléphone ou son ordinateur, dans le jet, dans l'avion, dans la voiture, dans n'importe quoi, et le nomade c'est celui qui est nulle part, sauf dans les tentes du quai Saint-Martin, sur les trottoirs de Paris ou d'ailleurs, ou dans les camps de transit, des "déplacés internes" comme on les appelle en Afrique. Ce n'est pas du tout le retour au nomadisme dont Attali parle dans ses livres, cela n'a rien à voir puisque c'est une inversion. Le sédentaire, c'est désormais celui qui est partout chez lui, parce que le temps réel de sa présence est plus important que l'espace réel de sa demeure. C'est inouï !

Il est partout chez lui parce qu'il n'est nulle part là où il est, il est tout le temps en transit, connecté...

Tout-à-fait. Les sociétés anciennes sont des sociétés du stationnement durable. Les sociétés qui commencent sont celles de la circulation habitable. Il y a là une inversion inouïe, au point que les lieux de rupture de charge, les carrefours, que sont le port, la gare,

l'aéroport, ce qu'on appelle aujourd'hui les plates-formes multimodales, sont en train de devenir les vrais centres de l'outre-ville, c'est-à-dire d'une ville qui n'est plus celle de la concentration, de l'accumulation, avec la capitale, les mégalo-pôles, mais celle de la distribution, du dispatching. Cela remet en question les notions de centre et de périphérie. On continue de nous parler des banlieues, des bourgs, des faubourgs, des bidonvilles, etc. C'est une vieille vision ! En réalité il n'y a déjà plus ni centre ni périphérie : nous déjà tous «en route». C'est ce que j'appelle «Stop eject» dans l'article que j'ai écrit pour le catalogue de l'exposition.

L'autre point intéressant par rapport au nomade, c'est qu'il était auparavant partout chez lui, alors qu'il n'est maintenant nulle part chez lui... Il faisait sien tous les territoires qu'il décidait de traverser, alors que maintenant, c'est l'inverse...

Ces millions, bientôt ce milliard de nomades, ils sont littéralement en fuite, et ce sont aussi des exclus du monde numérique. Le nomadisme, pour eux, ce n'est pas un choix. Auparavant, le nomadisme, c'était un choix de tribus. Ils partaient à la dérive. Pas des dérives urbaines comme celles des situationnistes et de Guy Debord dans les années 1960, mais des dérives géographiques. Or c'est quelque chose qui disparaît, puisqu'il n'y a plus que des fuites. Des fuites devant des phénomènes climatiques, de submersion, ou de sécheresse, des fuites devant des conflits, des fuites liées à la mort des terres agricoles, à la fin de l'agriculture. Je rappelle la phrase de Braudel dans «L'identité de la France» : l'Europe sans immigrés, cela ne tient pas debout, nous sommes tous des immigrés. En revanche, une Europe sans paysans, cela ne s'est jamais vu. J'ai envie de dire : et un monde sans paysan, c'est quoi ? Quelque chose se joue là. La première sédentarité, par rapport aux nomades, c'est la culture, l'agriculture. C'est elle qui va favoriser l'enracinement. Le nouveau sédentarisme, c'est un événement sans référence historique...

L'être du trajet -

Il y a une notion qui court dans le catalogue comme dans votre dernier livre - voire dans la plupart des anciens : celle de «trajet»...

1977-2007, cela fait plus de trente ans que je travaille sur la vitesse...

Ce que vous montrez, c'est que cette notion, qui a tant de mal à trouver sa place entre le sujet et l'objet, prend le pas, voire fait disparaître, et le sujet, et l'objet...

Ce que j'appelle l'être du trajet, l'itinérance, ou aujourd'hui la trajectographie, c'est un oubli extraordinaire de la philosophie. Nous faisons partie de l'espèce animale, nous sommes

des êtres animés. C'est-à-dire qu'on se déplace, contrairement aux végétaux ou surtout aux minéraux. Or cette animation n'est pas explorée en tant que telle, via son trajet entre sujet et objet. Il y a une disqualification du trajet, qui pourtant émerge aujourd'hui, et au détriment du sujet, et au détriment de l'objet. Prenons le problème de l'identité : la traçabilité est en passe de l'emporter sur l'identité locale, nationale, etc. Pourquoi ? Parce que lorsque l'on est capable de contrôler le trajet d'un individu, peu importe son lieu de naissance, sa terre natale, ou peu importe tout le reste, puisqu'on le suit à la trace sans arrêt. Nous avons vécu la révolution des transports, puis celle de la transmission. La troisième, en cours, est celle des transplantations, c'est-à-dire la possibilité des puces à radiofréquence non seulement sur les objets mais implantées dans le corps des sujets. Dès lors, la question de la traçabilité l'emporte définitivement sur l'identité, nationale ou autre. La télé et la radio ont permis d'avoir la ville chez soi, à demeure. Avec la révolution des transmissions, le portable, l'ordinateur et les réseaux qui nous permettent d'être connecté en permanence, on a la ville sur soi. Demain, avec ces transplantations, on aura la ville en soi... Cela remet en cause la notion même de trajet. C'est pourquoi, à côté des notions de subjectivité et d'objectivité, je propose un néologisme : trajectivité.

Pour le coup, ce que vous raconté là, ce sont les évolutions du contrôle, qui est d'abord passé par la sédentarité, et qui passe maintenant par la traçabilité de l'individu en trajet - balisé - permanent...

Oui, parce que les hommes en trajet sont tout le temps connectés. Il y a là une perte d'autonomie, qui ne tient pas seulement à la télé-surveillance. On pourrait parler de Google aussi : derrière Google, il y a l'idée d'un changement presque en temps réel du paysage. Ce qui est intéressant dans Google, ce n'est pas simplement l'étendue de la prise de vue qui s'étend au globe dans sa totalité, mais le renouvellement hebdomadaire, et demain quotidien voire selon moi en temps réel de ses images. C'est ce que l'on retrouve également dans le projet E-Corice de l'Agence spatiale française, imaginé comme un concept d'observation en temps réel (ou presque) des moindres lieux et non-lieux de la Terre. On saura toujours qui est quoi et où est qui. Il y a là une tyrannie de l'instantanéité qui annule l'histoire, c'est-à-dire le passé, le présent, le futur. Tout se joue dans l'accélération de l'instant, dans l'accélération du temps réel, et non plus dans l'accélération de l'histoire : passé, présent, futur...

Et pourtant les gens ont le sentiment que c'est une liberté...

C'est la propagande du progrès comme je le dis dans le film de Paoli. Le progrès a été une réalité. Au XXe siècle, il est devenu une propagande, à travers la bombe atomique, les grandes catastrophes, Tchernobyl, etc. Il n'y a pas eu que Auschwitz, mais Hiroshima, Nagasaki et Tchernobyl...

Simultanéité, interactivité, perte de latéralité... Avec pas mal de provocation, vous dites souvent que l'interactivité est à l'information ce que la radioactivité est à l'énergie...

L'interactivité pose le problème de la simultanéité. Au Moyen-âge, la vie se comptait en jour, puis elle s'est mesurée en heures voire en minutes et en secondes, notamment avec

les Temps modernes et les révolutions industrielles. Nous passons aujourd'hui à la pico-seconde ou à la nano-seconde. La simultanéité est, je dirais, le comble de l'instantanéité, ce que les terroristes ont d'ailleurs compris. Je donne toujours l'exemple de l'attentat de la gare d'Atocha, en mars 2004 en Espagne. Ce n'est pas un hasard si les attentats terroristes visent ces lieux multimodaux. Les terroristes s'étaient synchronisés pour faire exploser la gare au moment d'une forte affluence. Sans le retard de certains trains, il y aurait eu bien plus de morts, avec le lieu qui se serait sans doute effondré. Cet exemple illustre la puissance de la simultanéité, de cette instantanéité du temps réel qui est sous-jacente à la notion d'interactivité.

Pourtant, l'interactivité, pour la majorité des gens, signifie plutôt une interaction avec la machine, et une interaction entre personnes via une machine, ce qui est loin de l'explosion de la gare d'Atocha...

Oui, mais ils oublient que la logique électronique, la logique de la vitesse, cette «dromologique» comme je l'appelle a son revers. Bien sûr que c'est merveilleux d'interagir. Mais tout dépend de l'esprit que l'on met dans ce terme.

A la périphérie de ce terme d'interactivité, se pose une question importante, que vous posez très bien dans «L'université du désastre», votre dernier livre : celle de la perte de la vision latérale pour qui ne vit plus que via les écrans...

Ça, c'est capital. Effectivement, on assiste avec les écrans à une focalisation du regard. Je rappelle que si les animaux ont des yeux là (Il montre ses tempes), c'est que la latéralisation est nécessaire à la survie. Parce que l'attaque surprise ne vient pas de devant mais de derrière. Tous les animaux le savent. Nous aussi, notre champ visuel ne se résume pas à la vision frontale. Or déjà, avec la voiture, cela change : plus la vitesse est grande, plus on se focalise sur le parebrise, mais aussi dans l'axe de l'accélération. Je dirais que plus on va vite, plus on est focalisé. D'où le rétroviseur. Donc on perd la vision latérale. Or ce qui était le cas du parebrise ou du cockpit dans l'avion devient le phénomène de tous les écrans. On a l'écran de la télé, on a l'écran du portable, et donc notre vision se réduit, elle perd de son champ latéral, elle s'évanouit dans sa latéralité. D'où une sorte d'aveuglement latéral, et de vision frontale obligatoire. D'abord parce qu'on va vite, comme en voiture, ensuite parce qu'on regarde les informations sur son téléphone portable ou le GPS pour suivre son chemin, ou encore qu'on regarde son ordinateur. Les écrans deviennent le nouveau champ visuel, au détriment de la phénoménologie. Car vivre, c'est être autour et pas seulement devant. La phénoménologie, c'est le champ visuel, et pas seulement visuel d'ailleurs. Là, on perd le champ pour l'écran. Moi, je fais une ascèse des écrans. Je n'ai même pas de télévision. Mais à La Rochelle, ne serait-ce que dans la rue, je constate à quel point les gens perdent la sensibilité à ce qui les environne. Au point que quand on vient dans leur champ latéral, ils ont une réaction négative. Pourquoi ? Parce qu'ils ne contrôlent plus, ils ne voient pas la personne qui arrive là. Ils sont frontalités. C'est un signe d'aveuglement très grave, mais aussi d'agressivité. Quelqu'un de surpris, c'est quelqu'un qui a une mauvaise réaction. C'est rare, la bonne surprise. La surprise déclenche des phénomènes d'autodéfense. Voir les résultats de cette frontalisation dans son quotidien, c'est très étonnant...

C'est là, d'ailleurs, où l'on rejoint cette histoire de terre natale...

Tout-à-fait. C'est l'horizon que l'on perd. J'ai écrit un livre qui s'appelle «Un paysage d'événements», pour bien montrer que si la campagne est un paysage, sans trop d'événements en dehors de l'événement naturel des saisons, la ville est un paysage d'événements. Ce qui est important, c'est ce qui survient, dans les vitrines, dans la fille qui passe, etc. Cela remplace la végétation, à condition d'écarquiller les yeux, de bien garder la vision latérale.

Cela rejoint cette autre idée qui m'a fait sourire (jaune) dans votre dernier livre, cette tendance à ce que nous devenions tous des hommes végétaux...

Oui, c'est notre photosensibilité, ce que j'ai appelé l'inertie photosensible. C'est effectivement que l'on commence à se comporter comme des végétaux, c'est-à-dire qu'on réagit à la lumière. On devient héliotropique, comme une plante dont l'orientation se fait en fonction de la lumière. L'addiction aux écrans provoque chez nous le même type de phénomène. Il y a un héliotropisme des écrans qui fait que, de l'espèce animale, on est en train de glisser vers l'espèce végétale. En plus, la photosensibilité, c'est la sensibilité aux affects, aux sensations. On est en train d'arriver, avec la possibilité d'une simultanéité des émotions, à ce que j'ai appelé le communisme des affects. C'est-à-dire une communauté de sensations et d'émotions, ressenties simultanément au même endroit, qui remplacerait la communauté d'intérêts des classes sociales. Donc, on peut imaginer un communisme des affects qui remplacerait le communisme des classes, et donc la lutte des classes. Et quand on voit le rôle des médias dans la politique aujourd'hui, de ces top modèles politiques que sont aussi bien Ségolène qu'Obama, je ne parle pas de politique là mais de leurs images, on est frappé par cet héliotropisme.

L'université du désastre

Cette perte de latéralité, ce communisme des affects, cette addiction aux écrans, c'est cela, le désastre dont vous parlez dans vos livres, et que vous souhaitez que l'on étudie et que l'on enseigne ?

On est là devant des choses que la psychanalyse, la psychiatrie n'ont pas traité. Derrière l'addiction optique, la pulsion scopique, la pulsion mégaloscopique, on peut le dire avec Google, c'est l'être animé qu se modifie. Le sédentaire qui est partout chez lui, il est généralement dans des moyens de transport, l'ascenseur, le bateau... Vous savez quel est le moyen de transport le plus utilisé dans le monde ? Ce n'est pas la voiture, c'est l'ascenseur. Et les tours ne sont que la confirmation de ça. Il y aurait un livre à écrire sur la génération de l'ascenseur. C'est l'urbaniste qui le dit.

Le désastre, pour en revenir à l'expo, c'est aussi pour vous la phrase que vous citez de Stephen Hawking sur notre avenir exoplanétaire...

Dire que l'exotique, l'exo-chronique, puisque le temps de la Terre n'est pas le temps d'ailleurs, est la condition de survie, c'est affirmer que notre avenir, c'est l'exil, c'est l'exode.

On retrouve la diaspora du peuple juif, des choses qui ont été des tragédies. Je n'ai rien contre la conquête de l'espace. Je n'ai rien contre l'idée d'aller sur la lune. Ou ailleurs, plus loin. Mais je ne veux pas que notre terre devienne une terre fatale, une terre de mort... Cette phrase, c'est une pollution de la terre comme crédit. Il y a là quelque chose d'inadmissible, de fou, c'est ce que je disais lorsque j'ai fait ici l'exposition «Ce qui arrive» il y a quatre ou cinq ans à la Fondation Cartier : naissance de la philofolie. C'est de la philofolie. Il y a quelque chose là, qui vient aussi du fait que nous sommes des sédentaires, c'est-à-dire que nous n'avons pas d'intelligence du mouvement, du mouvement d'itinérance, contrairement aux nomades qui, eux, avaient tout naturellement une philosophie du trajet ! Là, à mon avis, nous vivons l'effet négatif de notre sédentarisme qui dure depuis des millénaires. Nous ne sommes pas capable d'interpeller le mouvement qui ne serait pas la fuite en avant.

Le progrès, c'est la fuite en avant. On en vient à ce terme, l'Université du désastre...

D'abord, c'est éminemment positif l'université du désastre, ce n'est pas une vision négative. L'an mille, c'est la grande peur. Puis, en 1088 à Bologne, naît la première université du monde occidental, judéo-chrétienne, gréco-latine et arabe, parce que l'université est née d'une culture méditerranéenne. Elle s'oppose à la barbarie, à l'horreur, au cannibalisme... Je ne veux pas jouer sur le mot barbarie, mais enfin, si la civilisation est née, si tout ce que l'on connaît dans l'université s'est développé, c'est parce qu'après l'an mille il y a eu une décision d'analyser ce qu'on appelait à l'époque la barbarie, ou la catastrophe. C'est ça l'université de Bologne. Or nous avons passé aujourd'hui l'an deux mille, et on a une nouvelle barbarie, c'est la catastrophe du progrès. C'est le progrès qui rend la terre inhabitable, non seulement en tant que contraction, comme les douleurs de l'enfantement, réduction de la terre à quelques instants, mais aussi pollution des substances et crise des connaissances.

Qu'entendez-vous par crise ou accident des connaissances ?

Je vais en donner une illustration : les sciences expérimentales, qui ne peuvent être des sciences exactes qu'à condition de mener des expériences que chacun pourra répliquer, s'appuient désormais sur des expériences que l'on ne pourra pas tenter, parce que le risque sera trop grand. C'est ce qui s'est passé de façon ô combien symbolique avec l'accélérateur collisionnaire du CERN, qui est en panne maintenant. Cela veut dire que la science expérimentale est arrivée à un tel niveau de puissance, d'intelligence, que s'ils expérimentent, boum ! C'est un risque, je ne dis pas que ça arrivera. Mais le risque est là. On ne fait plus seulement sauter le laboratoire. Mais on fait sauter quoi !? La planète ? C'est Oppenheimer, au site de Trinity, lorsqu'il fait exploser la bombe lors d'un premier test, qui dit : peut-être avons-nous commis un péché. Moi, je suis chrétien, mais je dis : appelons ça plutôt un accident des connaissances. Un accident de la science. C'est sa réussite qui est une catastrophe. C'est là où nous avons besoin d'une université. Et avec toutes les disciplines. Ce n'est plus un problème d'être pessimiste, bien au contraire. Il faut faire face à l'accident du progrès, justement parce qu'il s'agit d'une réussite ! Il y a d'un côté les écologistes, qui disent : on pollue la nature, oui oui oui, d'accord, mais on pollue aussi la connaissance. On arrive à une limite où la science expérimentale deviendra

impossible. On sera en plein dans la magie. A propos du CERN, il y a eu trois procès, intentés par des physiciens, et qui n'ont eu droit qu'à quelques lignes dans la presse. L'un de ces physiciens était l'un des grands théoriciens des sciences du chaos. Ils ont intenté un procès au CERN, alors qu'ils sont physiciens, en disant : vous savez le risque que vous prenez, du petit trou noir ? Mais au nom de quoi vous prenez ce risque ? Qui vous autorise à expérimenter ça !? C'est le même problème que la bombe de Hiroshima, et du test de Trinity juste avant. L'expérimental dans les sciences exactes arrive à une limite, qui est la subsistance de la terre natale.

L'Université du désastre, c'est donc notre université lucide...

Absolument.

C'est un regard lucide, sans affect...

Sans affect ! Absolument...

... Qui traduit votre idée, que, quand on invente le train, on invente le déraillement...
Quand on invente une technologie, on invente son positif et son négatif...

Et cette université ne doit pas uniquement se construire avec les entreprises, et dépendre du complexe militaro-industriel. Ses études doivent se mener dans une totale liberté. Vous connaissez la nouvelle recherche du complexe militaro-industriel ? L'anti-matière ! Carrément, car si demain on arrive à faire une bombe d'antimatière, la dissuasion sera absolue. Définitive ! Chiche, que j'efface la terre ! C'est bien pire que la dissuasion nucléaire. Quelque part, les recherches qui sont faites dans les labos ont comme horizon catastrophique l'anti-matière comme bombe, non pour s'en servir mais pour inventer la dissuasion absolue. C'est fou, mais c'est quelque part une réalité. Je ne l'invente pas.

Anti-matière, anti-matérialité...

Là, nous sommes dans le religieux. Nous sommes une société laïque qui met en oeuvre les attributs du divin. C'est extraordinaire. Quand on me dit : nous sommes laïques, je dis : si vous voulez, mais vous êtes ubiquitaires, vous êtes instantanés, vous êtes simultanés, et puis quoi encore !? Vous êtes tout puissant, et puis quoi encore ? Une raison comme celle-là n'est pas très différente d'une religion. D'ailleurs, le connecté, c'est une religion. Il y a un lien. Ce n'est pas que qu'une question de pollution, de réchauffement climatique, etc. Il y a cette pollution des distances, et cet accident des connaissances. Il faudrait qu'on puisse en parler entre tous, arabes, chrétiens, musulmans, athées, animistes, etc., tout ce que vous voulez, qu'on en parle en toute simplicité, au sein de l'université du désastre.

C'est autant l'écologie verte que ce que vous appelez l'écologie grise...

Oui, l'écologie grise, c'est l'écologie qu'on ne voit pas, qui traite de la contraction du monde, de ce qui fait que la vitesse réduit le monde à rien. Et que la mégalomanie est devenue une « mégaloscopie ». C'est très important, la mégaloscopie. Parce que se

prendre pour le maître du monde, c'est bien connu, c'est le commencement de la folie. Et en même temps il y a là une dimension religieuse dans cette façon de s'affirmer comme Dieu. Les Hitler, les Staline, les Ceaucescu ne sont pas nés du hasard. Ils ont été les artisans de la tyrannie scientifique et technique. Leurs arsenaux étaient des universités du désastre à l'envers, où ils expérimentaient la mort, la fin du monde. Alors, bien sûr que les scientifiques d'aujourd'hui sont très loin d'être leur équivalent exact. Mais c'est parce que la tyrannie scientifique et technique, elle n'est plus noire, elle n'est plus aussi visible. Elle est grise. Elle ne se voit pas. Elle est passée dans des objets techniques, utiles et qui semblent anodins. C'est Orwell, mais sans besoin de grand frère.

Copyright Fondation Cartier

En partenariat avec Orange - www.culturemobile.net.

Paul virilio

Bibliographie non exhaustive

Architecture Principe :

Cybermonde la politique du pire.

Defense populaire et luttes ecologiques

Esthetique de la disparition

Guerre et cinema t1 : logistique de la perception

La machine de vision

L'art du moteur

La vitesse de liberation

L'ecran du desert

L'espace critique

L'inertie polaire

L'insecurite du territoire

Une occupation civile : la politique de l'architecture israelienne

Strategie de la deception

Un paysage d'evenements

Ville panique

Voyage d'hiver